

Une délicate touche de tendresse

Achevé d'imprimer en octobre 1981 alors même que le 17 de ce mois Jean Muno est officiellement reçu en séance publique à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, *Les Petits Pingouins* représente « une sorte de miracle poétique », pour reprendre les termes de Robert Frickx. Publié après les *Contes naïfs* consacrés à des lieux de Bruxelles (1979-1980), ce conte paraît moins de six mois avant la célèbre œuvre-clé de l'écrivain — *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* — dont il affiche déjà la couleur et le rythme. Toutefois, le caractère particulièrement visuel et sonore de ce texte méconnu, où l'on assiste à de spectaculaires glissades suivies de chutes sur le verglas et on entend des airs entraînants joués à l'accordéon, s'explique par le fait qu'il s'agit de la transformation en récit d'un scénario originellement écrit pour la télévision dix ans plus tôt.

Au son d'une valse d'abord, puis d'une marche, la salle d'attente de la petite gare grise et laide de la banlieue bruxelloise au cœur de l'histoire s'anime et se colore, devient « étable de la Nativité », *Bethléem en Brabant ou l'unisson des personnages*, selon un titre précédemment choisi par Jean Muno. En effet, les différents voyageurs obligés de patienter en ce soir de Noël, dans l'espoir de recevoir la bonne nouvelle païenne que se remettent à circuler les trains bloqués par les mauvaises conditions atmosphériques, se sentent peu à peu unis grâce à la naissance d'une miraculeuse solidarité favorisée par de prosaïques breuvages. Dans cette nuit glaciale, voici autant d'individus quelconques ou « petits pingouins » qui se trémoussent et dansent en suivant la cadence marquée par le tout jeune accordéoniste de l'orchestre éponyme. Et celui que son caractère et son nom assimilaient à un chardon piquant ou un roquet agressif, Roquette, devient hilare et fraternel, non moins touchant que la fillette à qui le titre initial du récit demandait *Que fais-tu là, Clémentine, dans cette vilaine petite gare ?*

Mais que l'on ne s'y trompe pas, comme tout texte munolien, cette narration n'est pas aussi inoffensive qu'il n'y paraît et que son sous-titre *Conte de Noël* le laisserait présager. Si la dédicace de l'opuscule « pour Jean-Marc et

Martine, en mémoire de Bof » s'adresse au fils et à la fille de l'auteur, en mentionnant Bof, le braque allemand de la famille — chien objet de nombreux commentaires humoristiques dans la correspondance privée de Jean Muno à son ami, l'écrivain Jacques-Gérard Linze —, sachons que Jean-Marc et Martine Burniaux ont alors respectivement la trentaine et un peu plus de vingt ans. Un âge qui n'est plus celui de la lecture des contes pour enfants...

Après l'innocent incipit « Il y avait un petit jeune homme qui s'appelait Stéphane », le ton dérape dès la première page, aussi vite que les piétons sur le sol gelé... Le narrateur du récit nous dit immédiatement de Stéphane, « ingénu » dans la lignée des « petits hommes seuls » si souvent mis en scène par le romancier belge, qu'il « vivait sagement entre père et mère ». Or ce détail nous rappelle la description nettement moins souriante — car exempte d'ironie — du passé du protagoniste de *L'Île des pas perdus* (1967) : « Paul a grandi à l'étroit, entre son père et sa mère, comme entre les deux tours d'une petite forteresse orgueilleuse : les Rigaud ». En filigrane, à l'exemple de la plupart des œuvres munoliennes, est évoqué ici le phénomène d'incarcération sociale, avec l'oppression de l'autorité ressentie dès l'enfance sous la forme du duo parental écrasant. Figure

aussi au tableau le prototype du petit-bourgeois imbu de soi qu'incarne Roquette, personnage récurrent dans les fictions de Jean Muno sous ce patronyme dès son premier recueil de nouvelles, *La Brèche* (1973). « Diplômés-diplômeurs », « congratuleurs congratulés », « considérés considérables » forment un cortège enveloppé par l'ironie volatile dont l'auteur bruxellois a le don.

Réjouissons-nous donc de la réédition de ce conte de la maturité munolienne, pour pouvoir nous délecter de son écriture aussi truffée de ludiques détournements que la « dinde familiale farcie de bonnes intentions ». Car une délicate touche de tendresse rend particulièrement attachant ce texte qui contient de discrètes allusions autobiographiques, l'ombre chinoise de Jean Muno se dessinant derrière Stéphane. Le doux romantisme de la pirouette finale placée sous le signe d'Alfred de Musset ne dégrisera pas le lecteur.

Isabelle Moreels

*pour Jean-Marc et Martine,
en mémoire de Bof.*

Il y avait un petit jeune homme qui s'appelait Stéphane. Le nom de famille n'a pas d'importance.

Stéphane vivait sagement entre père et mère. Tous ces gens-là appartenaient à l'enseignement, diplômés-diplômeurs depuis des générations, encordés les uns aux autres par la timidité, le culte de l'orthographe, l'orgueil des beaux principes. N'empêche que Stéphane était à l'âge où, saturé de jeux éducatifs, il eût aimé en connaître d'autres, certains risques aussi, ronces et roses de la vie. Plus précisément, l'année dont nous parlons, celle de ses vingt ans, il s'était juré de passer au moins les réveillons loin des siens et, pour la première fois, de ne point inscrire l'an nouveau sous le signe de la dinde familiale, fût-elle farcie de bonnes intentions.

Donc, le 16 décembre, Stéphane fit la connaissance de Sarah. Elle avait tout pour plaire, notamment des petits seins comme il faut. Seulement il fallait agir vite, en moins de huit jours, alors même qu'elle laissait entendre qu'il y avait quelqu'un dans sa vie, un Alex dont elle faisait régulièrement état sur un ton mélangé d'estime et d'affection. « Un ami, disait-elle, un type bien. »

C'était beaucoup d'obstacles pour l'inexpérience de Stéphane. Pourtant il entreprit le siège de la jolie vendeuse. Il la lui fallait pour Noël ! Il obtint quatre rendez-vous, mais au cours de ces trop brèves rencontres, il fut surtout question d'Alex. Des attermolements d'Alex. Irait-il, n'irait-il pas aux sports d'hiver ? S'il n'y allait pas, Sarah devrait passer les fêtes avec lui, cette décision ayant été prise de longue date, bien avant l'intrusion de Stéphane. Une obligation morale.

Sur une piste de slalom, expliquait Sarah, Alex, le grand Alex, avait tout du fonceur ; dans la vie courante au contraire, il aimait hésiter, jouer les sphinx. Le fait est que, tout au long de la semaine, il joua avec les espoirs de Stéphane. Enfin, l'avant-veille de Noël, la décision tomba : elle était négative. Notre héros en devint encore plus pâle que

d'habitude, et Sarah, qui l'observait curieusement, en parut toute contrariée.

— Ne soyez pas fâché, dit-elle en lui prenant la main. Nous pourrions fort bien réveillonner ensemble.

— À nous trois ?

— Pourquoi pas ? Alex aimerait vous connaître.

— Tout de même..., dit Stéphane.

(Mais qu'avait-elle donc à le regarder ainsi, dans les yeux ?)

— Achevez votre pensée.

— Je me mets à la place de monsieur Alex. Lui, vous... et puis moi !

Elle partit d'un franc éclat de rire.

— Si vous le connaissiez ! C'est un sportif, Alex.

Puis, avec une pression des doigts, comme dans un élan retenu de sympathie :

— Alors, Stéphane, c'est entendu pour la Noël ?

Pensant moins à Sarah qu'au mystérieux chaperon, Stéphane se prépara minutieusement, mais sans entrain, comme pour une épreuve. Il se voulait impeccable. À ce propos d'ailleurs — comment être impeccable et le rester —, chaque membre de la famille avait son mot à dire. « Si tu mettais plutôt ta chemise bleue ?... Et tes dents, Stéphane, tu ne les brosses pas ? » Lui, bien sûr, eût préféré plus de discrétion, voire l'indifférence, mais ce n'était pas le genre de la maison. On voulait vivre à découvert les uns pour les autres. Au moment de sortir, quand son père lui souhaita bonne chance d'un air complice, lui offrant deux bouteilles de pineau en guise de viatique, il dut mesurer une fois de plus la chance qu'il avait

d'être compris, suivi jusqu'en ses plus frivoles entreprises.

Malheureusement, tandis que, soutenu par les siens, notre ami s'employait à mettre tous les atouts de son côté, il s'était mis à pleuvoir. Pluie menue, sournoise, glacée. On attendait de la neige, bien entendu, une bonne grosse neige duveteuse de Noël, et ce grésil sur la terre gelée constituait un vrai scandale. Presque aussitôt, alors même que Stéphane fignolait son nœud de cravate, tout ce qui se déplaçait sur les chemins et les routes se prit à zigzaguer. Il y eut des accrochages, des culs par-dessus têtes, et ça glissait de mieux en mieux, la pluie tombant de plus belle. Les clebs, eux, continuaient d'aller à leurs petites affaires, furetant de gauche à droite, les clebs et les matous, mais c'étaient bien les seuls, car pour les autres, les deux-pattes, on les voyait le plus souvent par terre, ou très mal accrochés, et pas seulement les ivrognes, mais les femmes, les enfants, les jeunes et les vieux, les pauvres comme les richards.

Quand Stéphane sortit de chez lui, tout attiédi de bienveillance familiale, il ne se doutait de rien. Pour rejoindre la route qui descend vers la gare,

vous devez prendre à gauche. Bien malgré lui, ce fut à droite qu'il tourna, dans la haie. Heureusement, il s'agissait d'une haie qu'avait plantée son père, élastique et non piquante, laquelle le renvoya sur le chemin, les pieds dans la bonne direction. Il fit encore un pas, un seul, et parcourut trois à quatre mètres, genoux en dedans, jambes fléchies, dans une position qu'Alex le skieur n'eût point désavouée.

J'en connais qui auraient fait demi-tour. Pas Stéphane. Trop d'espairs et de bons voeux l'avaient poussé dehors. Mais ce qui le décida à poursuivre coûte que coûte, ce fut la pensée, égoïste mais délicieuse, que le verglas pouvait fort bien éliminer Alex et lui offrir la chance d'être seul avec sa vendeuse, en pleine Cythère jusqu'aux petites heures.

D'ailleurs, il ne fallait pas dramatiser. À condition de se tenir sur le bas-côté, un pied dans la rigole, on avançait. Plus loin, il y avait des murs, des treillis, des portillons où s'accrocher. Tant bien que mal, pineau intact, Stéphane parvint jusqu'au tunnel qui, passant sous les voies, débouche près de l'entrée de la gare. Le terre-plein brillait comme une toile cirée.

Il n'avait pas à le traverser, seulement à longer la façade jusqu'à la porte. Pourtant, à la vue de cette grande place familière, étrangement vide tout à coup, avec ses reflets d'étang maudit, il éprouva un sentiment d'impuissance. Il n'arriverait pas à franchir les distances qui le séparaient de Sarah. Pas ce soir. Là-bas, de l'autre côté de la route, en pleine solitude, la crèche et le sapin illuminé, le bel arbre fastueux qui annonçait la fête, comme les vestiges d'un décor englouti.

Dès qu'il fut entré dans la salle d'attente, cette impression se dissipa. Ici, tout était savoureusement quotidien : la lumière parcimonieuse, l'odeur rance, vaguement militaire, de brodequin humide, le visage de Justin, un peu rance également, dans l'ovale du guichet. Un billet, c'est un contrat, un appel à la sécurité magique de l'horaire. Comme n'importe quel soir, il y avait d'autres voyageurs. Un vieux couple attendait benoîtement, tout nimbé de la paisible lueur du déjà-vécu.

— Un aller retour pour Bruxelles.

Justin eut une hésitation.

— Vous devrez attendre.

— Longtemps ?

— Je n'en sais rien. Pour le moment, tout est bloqué.

— Donnez-moi le billet tout de même, dit Stéphane fermement.

Il s'assit en face du couple. Ces deux-là, avec leurs parapluies tout secs, ils avaient l'air d'être ici depuis toujours. De vilains parapluies noirs, tout secs et décharnés.

Stéphane se leva, leur tourna le dos, gagna la porte. À travers la vitre et son propre reflet, il revit la grande place déserte, l'arbre qui rutilait pour rien. Alors, de nouveau, les distances lui parurent infranchissables, et il se prit à espérer la venue d'autres voyageurs, un flot d'autres voyageurs décidés à fêter Noël et qui l'entraînerait, le porterait, vers Sarah.

Or, par la grand-route, arrivait une petite fille qui s'appelait Clémentine et s'en allait chercher Noël à deux kilomètres de là. Naturellement, cette petite fille n'était pas seule dans une nuit si noire. On l'avait confiée à sa tante, une bonne vieille dame, ronde comme une pelote de laine dans laquelle était piqué un parapluie de fantaisie. Clémentine, bien entendu, avait toute l'insouciance de son âge. Elle n'en finissait plus de faire des glissades,

de secouer sa queue de cheval, de bavarder fort sérieusement à tort et à travers. Elle disait, par exemple :

— Les Suisses, ce sont des gens qui ne tombent jamais. Ils ont l'habitude, tu comprends. Ils n'ont pas peur, eux !

Il faut savoir que la péronnelle avait séjourné en Suisse l'année précédente à pareille époque, et qu'elle n'en était pas encore tout à fait revenue.

— Mon Dieu ! se contentait de soupirer la tante à intervalles réguliers.

— Les Suisses ont des chaussures spéciales. Pour la neige éternelle. C'est tellement haut qu'il n'y a rien pour se retenir. Si tu glisses...

— Moi aussi, je finirai bien par tomber gémissait la tante.

— Ce n'est pas pareil. Les Suisses, quand ils tombent, c'est dans des précipices. Ils sont morts. Toi, tu ne seras pas morte.

(Ce qu'elle pouvait être agaçante, cette enfant-là !).

— Tante Hélène, tu as déjà vu un précipice ?

La vieille dame haussa les épaules. On la comprend. Seulement, dans la position où elle se trouvait, toute improvisation était une imprudence.

La chute fut soudaine, au centième de seconde. L'éroulement muet.

— Un précipice, expliquait gaiement Clémentine qui n'avait rien vu, rien entendu, c'est un trou dont tu ne vois pas le fond. Alors tu te penches, tu te penches... et tout à coup... Ma tante !

Hé oui, la tante n'était plus là. Je veux dire qu'elle était assise au milieu de la chaussée, le buste bien droit et le chapeau coquin. Elle maintenant son parapluie ouvert au-dessus d'elle.

— Relève-toi, dit Clémentine en la prenant par les épaules. Puis, anxieuse tout à coup :

— Tu t'es fait mal ?

Elle était sans voix, la bonne dame : l'effet du choc. Et elle haletait bruyamment. Clémentine prit peur.

— Ma tante ! ma tante !

En même temps, car elle n'était point sotte, elle se tournait vers le bâtiment dont on voyait briller les lumières de l'autre côté de la place. La porte de la gare s'ouvrit presque aussitôt.

— Qu'est-ce que c'est ? fit une voix d'homme.

— Ma tante ! Elle s'est fait mal !

— J'arrive !

La généreuse, la téméraire silhouette ! Elle s'élança, agita bras et jambes, se répandit. On perçut distinctement un très gros mot.

— Grossier personnage, dit sévèrement la vieille dame.

Le fait est qu'elle avait su tomber, elle, avec décence, confortablement même, le derrière bien d'aplomb sur son gros sac de ménagère.